

« Liminaire »

Nicole Fortin

Tangence, n° 51, 1996, p. 5-7.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025901ar>

DOI: 10.7202/025901ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Liminaire

Les dernières décennies ont vu les discours critiques accéder de plus en plus au rang d'objet d'étude. À courte vue, tout semble entériner cette élection: disparition de l'autorité de dogmes de plus en plus décanonisés, ironisés et recatégorisés comme simples positions de discours; attention accrue accordée au «sujet», qui a déplacé les analyses depuis les énoncés jusqu'aux instances d'énonciation; apparition, dans le champ sociologique, de notions telle l'institution, qui dévoilent l'action des instances de formalisation sur les objets formalisés; plus globalement, avènement de postures postmodernes qui ont aboli la distance rassurante qui détachait les discours savants des discours esthétiques. Sans oublier le narcissisme d'une critique éblouie par sa propre image qu'elle reconstruit.

Effet de mode, effet de miroir ou véritable attestation d'un lieu de régulation des discours, ces pratiques méritent d'être interrogées. C'est sur la lancée de ces questionnements que la présente livraison de *Tangence* a voulu réunir les chercheurs autour des pratiques critiques afin d'en scruter les paramètres, afin de baliser le champ de la recherche et, dans une perspective polémique, afin de convier à un positionnement et à une circonspection à l'égard d'un discours dont les chercheurs dévoilent les formes tout en y prenant part.

Fort de son flou, l'intitulé de ce numéro s'écrit comme la rampe de lancement d'une interrogation ouverte aux multiples approches comme aux multiples discours. Le pluriel du titre ne s'est jamais voulu prescriptif, car il aurait sans doute été fort hardi de décréter d'emblée que l'étude des discours critiques donne prise à l'inscription d'un paradigme toujours *unique*, réussissant l'amalgame de tous les lieux du savoir. Ne dévoile-t-on pas sans cesse un espace hétérogène de postures différemment marquées par l'objet énoncé (paradigmes littéraires, scientifiques...), par l'épistémè d'une époque (paradigmes de la modernité, de la post-modernité...), par le sujet du discours (paradigmes féministes, nationaux...), sinon par tous ces lieux à la fois? Comme l'énoncent fort justement Clément, Dion et Fortier, peut-être n'y a-t-il «de paradigmes perceptibles que s'il en est plusieurs, qui

s'interpellent, se répondent et se contestent» (p. 123), liant ainsi la possible unité des *modèles* à l'inévitable proclamation de leur écart, de leur distance, de leur distinction. À la lecture du numéro, force sera de constater que la pluralité des parcours prend ici la forme d'une figure nécessaire, départageant les textes entre ceux qui replacent le paradigme singulier dans le champ pluriel des modèles et ceux qui lisent dans les parcours paradigmatiques les traces d'une hétérogénéité fondatrice.

D'entrée, réfléchissant sur les liens généraux des métadiscours avec les modèles qui les assument, Nicole Fortin examine d'abord la notion de *paradigme* comme condition nécessaire à l'exercice critique pour ensuite suggérer une typologie des étapes sillonnant la construction de l'*unité* et de la *différence* paradigmatique de la critique québécoise, depuis 1960 jusqu'à aujourd'hui. Cette évolution diachronique des modes de régulation discursifs trouve un éclairage nécessaire dans le texte de Max Roy : à partir des textes de réception d'un roman donné, son analyse dégage des écarts mais surtout des constances, des reprises de parcours qui montrent les séries successives de lectures comme des espaces régulés et modélisés.

De son côté, par une traversée de discours axés sur l'altérité, Hans-Jürgen Lüsebrink rappelle fort justement que toute figuration de l'Autre fait appel à des dispositifs de projection, d'exclusion ou de cognition dont la compréhension constitue un devoir méthodologique pour quiconque entreprend l'analyse des pratiques interculturelles, depuis le récit de voyage du XVIII^e siècle jusqu'à l'hétérogénéité postmoderne. Poursuivant son travail sur l'archéologie du littéraire, Bernard Andrès retrace comment, au tournant de 1760, le paradigme québécois embryonnaire s'est inscrit dans la modernité en se construisant par une redéfinition de ses rapports à l'*autre*. À partir de sa lecture d'une critique africaine construite en porte-à-faux sur deux paradigmes, soit l'euro-péen et l'africain, Josias Semujanga transpose le débat de la dualité culturelle sur le terrain de la rhétorique critique, retraçant les parcours discursifs distincts dans lequel l'une et l'autre postures peuvent réindexer la forme générique du roman.

Toujours à propos du roman mais selon une stratégie inversée où les modèles critiques se voient travaillés par le littéraire, Wladimir Krysinski prend la notion de l'hétérogénéité dans un des lieux de sa naissance, soit le dialogisme bakhtinien, afin de

saisir comment ce modèle se trouve indexé par certains romans actuels qui construisent les contours flous dé partageant la modernité de la postmodernité. De leur côté, Anne-Marie Clément, Robert Dion et Frances Fortier replacent la question de l'hétérogénéité des paradigmes au sein même des stratégies énonciatives d'un discours, soit *L'écologie du réel* de Pierre Nepveu, d'où ils dégagent la marque prégnante et singulière d'une intersubjectivité construite.

C'est enfin sur deux textes où la critique devient miroir d'itinéraires singuliers que se clôt ce numéro. Louise Dupré y part d'une position critique qu'elle a investie en d'autres lieux, soit celle de la critique au féminin sur laquelle elle a publié nombre de textes : considérant avoir fait ailleurs le tour de la question, elle se permet aujourd'hui de prendre place dans les interstices de sa recherche, de se montrer irrévérencieuse et délinquante, et de donner à lire, sous forme de notes fragmentaires, un contre-parcours au cœur de sa problématique. Finalement, en guise de fermeture et sous un fond teinté de fin de siècle et d'apocalypse, Michel Pierssens adopte la même stratégie de circonspection et de projection, présentant un voyage intellectuel et autobiographique au centre d'une des ambivalences fondatrices de notre critique, tour à tour inscrite dans les itinéraires d'Europe et d'Amérique.

Au terme de sa traversée du numéro, le lecteur prudent évitera sans doute toute conclusion réductrice, si ce n'est celle de noter que, malgré les regards et objets divergents, de singulières parentés affleurent : ce lecteur pensera peut-être que c'est dans ses constances, cachées par les écarts, que quelque hypothétique paradigme trahirait le mieux sa présence...

Nicole Fortin